

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du Journal.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (76, 80, 78, 78). Includes date: Samedi 27 septembre 1913.

L'ENFANT

Par un vieux grand-père.

La création est un vaste champ de bataille où la vie est jetée en pâture à la vie et renaît à perpétuité de la mort.

Ainsi, tout sort de la substance infinie, tout y rentre. L'enfant est le germe sublime, infiniment précieux, si doux et si saint, en qui l'amour et la mort, intime-

ment liés, nous poussent à nous répandre et à renaître en nous épurant sans cesse. L'enfant est l'humanité toujours meilleure, éternellement belle, éternellement rajeunie par elle-même dans son corps et dans son âme, et tendant toujours à l'accomplissement de sa destinée grandiose, qui est la justice et le bien moral.

Ménageons, soignons l'enfant, entourons-le de tous les soins dont nous sommes capables; épargnons lui comme à la femme, son incomparable gardienne, les broutilles et les pierres qui déchirent son corps d'ange si délicat et si pur, qui l'écrasent en détachant son âme — notre âme.

Comme l'oiseau grandit sous l'aile de sa mère qui le cache à l'œil de l'oiseau de proie et tendrement le couvre et le réchauffe quand souffle le moindre zéphyr, non loin du nid où sa tendresse l'a vu éclore; ainsi l'enfant, doux bouton de rose, douce fleur humaine, à peine éclose, mais parfumée des plus subtiles essences, doit rester, avec la mère, au foyer sacré que sa présence remplit, où nul art, nulle science, nulle religion n'aurait le remplacer; tandis que le père seul, fier et digne, pour qui la mère et l'enfant ont créé un paradis, de ses bras vigoureux, brise les pierres, fond l'or, l'argent, l'acier, laboure le sol quelquefois rocailleux, ense-

mence la terre si souvent ingrate, s'épand, se donne, meurt joyeusement, saintement pour subvenir aux moindres désirs, aux moindres besoins de la chérie couvée, — du Home incomparable — où, le soir, après les longues heures de travail assidu, — bien ingrat, pénible souvent, un sourire, un baiser de la mère, les cris de joie, les rires éclatants, des enfants lui rendent toute sa sérénité, toute sa joie, et lui donnent la récompense de ses peines.

Sombres manufactures, affreuses mines, horribles bastilles, où un travail contre nature, monstrueux, tue le corps et l'âme de l'enfant, tue la famille et ses joies intimes, tue l'homme et la société, puissiez-vous bientôt vous transformer ou périr! Vous transformez en nobles et saintes arènes où prévaudront à jamais la Solidarité et la Justice ou l'homme, libre, fier et digne travaillera sa vie durant pour terminer son existence simplement, saintement, pour ses enfants, pour sa famille, au besoin réparaitront ni la femme sacrée par la maternité, ni l'enfant béni.

Et puissent les vastes champs où le Créateur a prodigué si largement les fruits et les céréales qui nourrissent le corps, les fleurs qui réjouissent l'âme, les arbres dont les doux ombrages recouvrent et protègent l'homme qu'un heureux travail à fatiguer, épuiser, puissent les vastes champs devenir aussi une fois encore, le refuge de l'immense majorité de nos frères, de nos enfants, surtout dans notre Patrie Sacrée d'Amérique, dans ma Louisiane adorée.

UN VIEUX GRAND-PÈRE.



M. MEZY, Baryton de Grand Opéra.

OPÉRA FRANÇAIS

Saison Lyrique 1913-1914

M. Albert Breton a eu l'obligeance de nous communiquer quelques renseignements au sujet des trois principaux barytons et du chef d'orchestre engagés par M. Affre.

M. E. DOBBLAER. Premier chef d'orchestre. Un musicien éminent.

Une des dernières lettres du sympathique impresario, M. Affre, contient des renseignements enthousiastes sur une de ses récentes acquisitions pour la prochaine saison d'Opéra. Il s'agit de M. Dobblaer. M. Affre a tenu avant tout à confier les destinées de l'orchestre de l'Opéra à un homme bien qualifié pour cela. Comme M. Affre a l'intention de donner beaucoup de nouveautés et sauf de rares exceptions de ne jamais redonner plus de deux fois la même œuvre, il fallait un chef d'orchestre qui connût son art sur le bout des doigts.



M. COMBES—Second Baryton

M. Dobblaer, est né en Belgique. Il a étudié la musique au conservatoire royal de Bruxelles. Il obtint les premiers prix de violon; d'harmonie, de fugue et de contre-point. Il fit ses débuts comme chef d'orchestre aux Folies Dramatiques à Paris, sous la direction de Cantin, et il conserva ce poste pendant cinq années consécutives. Il obtint ensuite beaucoup de succès comme chef d'orchestre au Grand Théâtre de Montpellier et au Théâtre des Arts de Rouen. C'est sur cette dernière scène qu'il produisit deux œuvres inédites, "Richard III" de G. La Weyre et "Nero" de Rubinstein. Il fit ensuite deux saisons au théâtre Khédival du Caire. Pendant dix ans il conduisit ensuite l'orchestre du théâtre de Nice, la meilleure scène lyrique de la Riviera. Parmi les nouveautés qui furent représentées sur la scène nicoise, nous signalerons: "William Ratcliffe" de Xavier Leroux, "Sango" de Isidore de Lara, "La Danseuse de Tamayra" de Hirschman, "Ouo Vadis" de Nougues, "Tiefland" par d'Albert, et "La Glu" de Dupont.

Les œuvres suivantes furent également produites pendant qu'il occupait le pupitre de chef d'orchestre: "La Reine Fiametta" (Leroux), "L'Étranger" (D'Indy), "Marie Médéline" (Massenet), "Siberia" (Giordano), "Ariane" (Massenet), "Le Chemineau" (Leroux), "Le Jon-

gleur de Notre Dame (Massenet), Mephistophele (Boito), Thérèse (Massenet), Hansel et Gretel (Humperdinck), Monna Vanna (Février), Orpheus (Gluck), Gwendoline (Chabrier), Othello (Verdi), Die Walkure (Wagner), Die Meistersinger (Wagner).

Comme on peut le constater en jetant un coup d'œil sur la liste de ces œuvres le talent de M. Dobblaer n'est pas limité à une école de musique, car la marge est grande entre le Jongleur de Notre Dame et la Walkyrie et entre Orpheus et Monna Vanna.

M. Mezy, baryton de grand opéra.

Lors de son dernier séjour à la Nlle Orléans, M. Mézy était considéré comme un des meilleurs barytons qui ait jamais paru sur la scène de l'Opéra Français, il était également un des artistes les plus populaires de la troupe.

Depuis son dernier engagement à la Nouvelle Orléans, il a chanté sur presque toutes les grandes scènes françaises, et pendant deux saisons il a fait partie de la troupe de l'Opéra Comique.

Suivant plusieurs personnes de la ville qui ont entendu M. Mézy en France dernièrement, sa voix est toujours belle et ses qualités artistiques n'ont fait qu'augmenter.



M. KAIRIRA—Baryton d'Opéra Comique

M. Kairira baryton d'Opéra Comique, a fait ses études au Conservatoire de Paris, où après trois années d'études, il obtint un premier prix de chant. Il fit ses débuts au théâtre de Montpellier; il fut de suite classé comme un excellent chanteur. Il fut ensuite engagé au théâtre Khédival du Caire, où son talent fut consacré. Il est hors de doute que cet excellent artiste trouvera à la Nouvelle Orléans l'accueil sympathique du public, accueil justifié par les qualités artistiques de M. Kairira.

M. Combes, Baryton. M. Combes vint ici il y a trois ans après avoir complètement terminé ses études au Conservatoire de Musique de Paris et depuis lors il n'a cessé de faire partie de notre troupe.

Son art parfait est toujours chaleureusement applaudi par les habitués de l'Opéra français et beaucoup de ceux-ci se rappellent la belle et grande impression qu'il fit dans le rôle du Grand Prêtre de Sigurd qui lui valut un si grand succès.

Jeune homme modeste et absolument, un excellent camarade, plein de distinction, et de cordialité, M. Combes s'est fait un grand nombre d'amis qui sont heureux de le voir revenir une fois de plus dans notre ville.

CHARLES GOUNOD Souvenirs Inédits

Mon père habitait chaque année pendant les mois d'août et de septembre une petite villa à Villers-sur-Mer. Il y recevait quelques amis: J. Chaplain, le graveur illustre, Bédard, l'ancien doyen de la Faculté de Médecine, Ernest Legouvé, d'autre encore; et chaque année il suppliait Gounod de venir passer un mois chez lui. Mais Gounod était accaparé par des amis très chers qui lui offraient l'hospitalité à Morainville; il consentit à commettre une demi-infidélité envers eux en venant passer avec nous le mois d'août 1885 à Villers. Je le vois arrivant avec sa valise, coiffé d'un feutre mou et vêtu d'un complet de fantaisie, avec un cravate bleu foncée surmontée de dessins blancs. Il venait pour se reposer, et il n'apportait pas de travail, pas même un livre; mais en revanche il tenait à occuper ses loisirs. En descendant du train, il attrait Jules Simon dans ses bras l'embrassait, embrassait ma mère, embrassait mon frère et moi.

C'était sa prise de possession et à peine sur le seuil de la villa il l'enlevait son feutre, respirait à pleins poumons l'air de la mer, faisant quelques plaisanteries, puis s'installait en quelques minutes dans la plus belle chambre qui lui avait été réservée, et sans prendre de repos, venait faire avec nous une promenade, car il était excellent marcheur.

Il avait le cœur et le cerveau jeunes. Il imagina un jour de construire un gigantesque cerf-volant, comme il n'en avait jamais encore existé. Il se mit à la recherche de baguettes d'osier. On n'en trouva pas dans le bourg. Il se mit en route pour Hougate, et là il dénicha d'énormes baguettes. Il revint à Villers et s'arrêta devant un magasin portant l'enseigne: "Au Petit Louvre"; il acheta un grand morceau de toile blanche et un morceau de toile rouge, il s'arrêta chez un papetier pour prendre du papier doré. Il revint avec son bagage à la villa et dans le petit jardin, il courba ses baguettes d'osier, tailla des baguettes transversales et longitudinales, et construisit son squelette, faisant un cours sur la nécessité de bien équilibrer les branches transversales et horizontales pour que le cerf-volant "ne pique pas une tête"; puis il tendit sa toile blanche, découpa la toile rouge en étoiles et le papier doré en monstres et en chimères variés qu'il colla sur le corps du cerf-volant. Il s'agissait de baptiser l'objet; nous fîmes des lettres avec le papier doré que nous appliquâmes sur la toile. Gounod vit apparaître son nom. Mais comme le cerf-volant était monumental, il avait fallu se procurer une poulie autour de laquelle étaient enroulés d'innombrables mètres de grosse corde sur une manivelle. Trois personnes durent soulever le cerf-volant, qui aussitôt s'éleva majestueusement et à une hauteur si prodigieuse qu'on voyait seulement un petit point dans l'espace. Et chaque jour on lançait le phénomène devant la foule des baigneurs, à la grande joie de Gounod qui éprouvait quelque faiblesse pour ce qu'il était devenu populaire dans la localité comme autour du cerf-volant.

Gounod était infatigable. Le soir il causait. Et sa conversation était étincelante de verve et d'éclatante de lyrisme. Mon père voulait lui parler de son œuvre, mais il s'obstinait à s'effacer, lorsqu'un jour à brûle-pourpoint, il lui dit: — Mais enfin, Charles, quand vous avez écrit le chœur des vieillards de "Faust", quel âge avaient vos vieillards? — Soixante-cinq ans. — Soixante-cinq ans! Mais allez donc à l'Opéra; ils ont une voix faible, chevrotante, ils ont l'air d'avoir quatre-vingts ans. — C'est vrai, mais dans ma pensée, ils n'en avaient que soixante-cinq.

Mais, sacrédié! Vous en avez soixante-sept et moi soixante-trois et nous n'avons pas l'air de vieillards.

— Oui, mais je n'avais que quarante ans quand j'ai écrit "Faust" et je considérais les hommes de soixante-cinq ans comme des vieillards.

— Et aujourd'hui? — Ah! aujourd'hui, mes vieillards ont maintenant quatre-vingts ans.

Mais Gounod ne voulait pas qu'on s'appesantît sur son œuvre, et il revenait toujours aux autres compositeurs. Il n'aimait pas Meyerbeer, ce qui irritait Jules Simon. En revanche, il célébrait Mozart en termes lyriques. Il se levait brusquement, se mettait à genoux et disait: c'est un homme dont on ne doit prononcer le nom qu'à genoux. Il se mettait alors au piano et de neuf heures et demie à minuit, il chantait en s'accompagnant. Il n'avait qu'une mince file de voix. Mais on était rémué, transporté.

Tenez, disait-il, vous avez entendu bien des fois la sérénade de "Don Juan." Je vais la chanter. — Il chantait. — Qu'en dites-vous? Jules. — Je dis ce que tout le monde en pense. — Eh bien, je vous l'ai chanté comme un très grand artiste le chante à l'Opéra, et maintenant je vais vous le chanter comme Mozart l'a écrit.

Voyons, Jules, est-ce que cela se ressemble? Tout à l'heure, j'ai fait des roulades; effet sûr pour les troisième loges. Celles-ci, c'est la simplicité, et l'effet n'est-il pas plus grand pour ceux qui aiment, comprennent, admirent notre divin Mozart?

Parfois des soirées entières étaient consacrées à des discussions philosophiques; des discussions? Non, car Gounod parlait souvent seul. D'instinct ardent, il dissertait sur l'immortalité de l'âme; mais c'était plutôt de la poésie que de la philosophie.

Jules est silencieux. Je pense que je n'entends rien à toutes ces questions. Il est vrai que s'il parlait musique... — Vous me traiteriez comme un ignorant.

Mais comme Gounod reprenait avec une belle ardeur son sermon, Jules Simon l'interrompait: — Charles, il est minuit. — Encore une demi-heure, mon ami.

Et alors il enveloppait toutes ses idées mystiques et spiritualistes de phrases colorées, lyriques; et avec sa longue barbe de prophète, ses beaux yeux levés au ciel, il avait l'air d'un apôtre qui dit la prière du soir et qui est prêt à bénir ceux qui l'écoutent.

Je n'en finis pas si je voulais rappeler tous les souvenirs.

Un soir, on parle de l'Académie française.

— Vous devriez en être, dit Jules Simon.

— Mais je n'ai pas écrit grand-chose.

— Ce n'est pas une raison, répondit Jules Simon avec malice. — Vous croyez? dit ingénument Gounod.

— Je suis sûr. Vous avez écrit des opéras admirables. N'est-ce pas suffisant? Pour moi, l'Académie française devrait être la réunion de toutes les grandes illustrations du pays. Nous avons des savants, payez-qui n'aurions-nous pas de grands compositeurs?

— Ce serait mon suprême désir. Ah! si j'avais écrit quelques livres...

— On ne vous nommerait qu'une seule fois que vous êtes l'auteur de "Faust", de "Roméo", alors pourquoi cette hypocrisie? Nous en reparlerons.

Gounod était tout heureux à la pensée qu'il pourrait entrer à l'Académie française. Mais, malgré les efforts de Jules Simon, l'Académie voulut bien accueillir un savant; elle ne se montra pas disposée à ouvrir ses portes à un musicien.

Ces bonnes journées eurent une fin. Au 1er septembre, il fallut se séparer. Au départ, Charles Gounod était fort entouré par de nombreux membres de ma famille qui habitaient Villers. Il embrassa tout le monde, prenant les enfants dans ses bras, couvrant de baisers Marguerite, la petite-fille de Jules Simon, serrant à main au cocher qui l'avait conduit dans ses excursions. Il était expansif, vibrant et tendre. Il ne put retenir quelques larmes.

Sa santé s'était altérée en 1890. Il sentait la mort venir, et, en effet, en 1893, il nous quitta. Ses dernières lettres sont empreintes de mélancolie et de résignation. Il avait une foi qui le soutenait. La vie éternelle lui apparaissait comme la récompense du soldat qui, ayant vaillamment lutté, n'a plus qu'à déposer les armes; de là une énergie qui lui permettait de supporter les maux et une sérénité.

qui lui ouvrait des horizons au delà desquelles il voyait Dieu éternel et l'âme immortelle.

LE VOYAGE DE M. POINCARÉ EN ESPAGNE.

Le programme du voyage de M. Poincaré en Espagne a été, dans ses grandes lignes, ainsi fixé: Le train présidentiel arrivera à Madrid, à la gare du Nord, le 7 octobre à dix heures du matin.

M. Poincaré se rendra directement au palais royal, où il occupera l'appartement où fut logé le prince de Battenberg. Sa suite habitera l'aile du palais où était autrefois installé le ministère des affaires étrangères.

Les fêtes suivantes seront offertes en l'honneur du Président de la République: un grand banquet de gala au palais royal, suivi d'une réception, un autre banquet à l'ambassade de France, une représentation de gala au théâtre Royal, une chasse au Prado, des excursions à Tolède et à l'Escorial.

M. Poincaré visitera le musée du Prado, l'Université royale, le collège français et l'hôpital Saint-Louis des Français.

Il partira pour Carthagène le 9 octobre au soir avec le président du Conseil, et après avoir passé en revue l'escadre espagnole, il s'embarquera sur un navire de guerre français pour se rendre à Marseille.

Une commission, composée de membres du Genre mercantile et de la Chambre de commerce, s'est mise d'accord avec le maire de Madrid sur les détails de la réception que les milieux commerciaux et la municipalité de Madrid feront aux conseillers municipaux parisiens et aux représentants du commerce français.

Il y aura, entre autres fêtes, trois banquets et une représentation de gala au théâtre de la Zarzuela.

Un oiseau qui déteint sous la pluie.

La presse quotidienne française a tout récemment l'ingénue esquisse d'un individu qui avait imaginé de peindre des pigeons domestiques pour les transformer en oiseaux rares et les vendre aux amateurs qui sapeurent un peu tard que les brillants plumages désignaient sous la moindre pluie.

Le tour n'est pas inédit, car Dame Nature le pratique sur une assez vaste échelle. Il existe en Afrique Occidentale, une espèce fort répandue, celle du turaco ("Turacus macrorhynchus"), de la grandeur d'un gros pigeon, et dont le plumage présente une grande variété de nuances (bleu, vert, gris, jaune, cramoisi aux reflets métalliques).

Les naturalistes ont dûment établi que le pigment cramoisi du turaco est soluble dans l'eau de pluie, et qu'il s'efface sur l'oiseau vivant durant la saison pluvieuse. On avait cru longtemps que la couleur réapparaissait quand les plumes redevenaient sèches; mais il est désormais prouvé qu'elles restent fanées jusqu'après la mue.

Ce pigment, que des savants ont réussi à isoler, a reçu le nom de turacine. Son analyse a révélé qu'il contient 7 pour 100 de cuivre, proportion qui n'a pas d'équivalent dans le règne animal.

La plus longue conduite de pétrole.

On sait que ces conduites sont généralement connues sous le nom anglais de pipelines. Il en existe pour relier les gisements russes à la mer Noire, tout comme aux Etats-Unis; elles servent à transporter par canalisation le pétrole du lieu de production sur les lieux de consommation ou d'embarquement. Naturellement, le pétrole est aspiré par de puissantes pompes qui sont disposées sur différents points de la canalisation; il ne faut pas moins que cet appel puissant pour le faire couler dans la conduite, à cause de sa viscosité naturelle.

Or, on vient de terminer en Amérique le réseau de pipelines le plus considérable du monde en reliant diverses lignes déjà existantes et en les complétant par d'autres canalisations. A l'heure actuelle, grâce à ces installations, il est possible de pomper et d'amener l'huile minérale depuis les puits de l'Etat d'Oklahoma jusqu'au port même de New-York! C'est un modeste voyage de près de 1500 milles que fait ainsi l'huile, sans avoir besoin d'emprunter la moindre voie de

transport ordinaire. Quand on a essayé la conduite, il a fallu pomper plusieurs jours avant de voir arriver l'huile à New-York; c'est qu'elle devait commencer par remplir la canalisation, et cela représente un volume énorme.

Un triomphe de la Science

Opération remarquable réussie par le Dr. Lynch.

Le Dr. R. C. Lynch, de la Nouvelle Orléans, a réussi une opération remarquable, à l'Hôpital des Yeux, du Nez et de la Gorge. Une enfant de 4 ans, Odessa May, dont les parents demeurent à Aldridge, Tex., avait eu un gros clou en fer, et les médecins de l'endroit ayant constaté que le clou s'était logé dans le poumon droit, décidèrent qu'il n'y avait rien à faire. Mais les parents vinrent à la Nouvelle Orléans avec la petite Odessa, et grâce à la science du Dr. Lynch, l'enfant a été débarrassée du clou, et hier matin elle a pu partir, complètement guérie avec ses parents, pour le Texas.

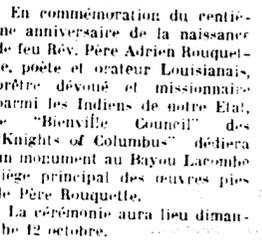
Le Dr. Lynch après avoir déterminé par les rayons X l'exacte position du clou fit pénétrer un tube en caoutchouc dans la gorge de l'enfant, et toujours à l'aide des rayons X il put amener l'extrémité du tube en face de la tête du clou; puis se servant d'un aimant puissant, il parvint à retirer le morceau de métal, qui aurait probablement causé au bout de quelques jours la mort de l'enfant.

Monument à la Mémoire de l'abbé Rouquette

En commémoration du centième anniversaire de la naissance de feu Rév. Père Adrien Rouquette, poète et orateur Louisianais, prêtre dévoué et missionnaire parmi les Indiens de notre Etat, le "Bienville Council" des "Knights of Columbus" dédicra un monument au Bayou La Combe, siège principal des œuvres pieuses de Père Rouquette.

La cérémonie aura lieu dimanche 12 octobre.

PRESERVE BABY'S SKIN



WITH CUTICURA SOAP

Administré en même temps que l'onguent Cuticura lorsqu'il est nécessaire. Ils conservent la peau et le scalp propres et clairs, doux et sains et de plus calment les irritations qui souvent occasionnent l'insomnie.

Copieux échantillons du savon et onguent Cuticura envoyés franco sur demande. Adressez une carte postale Cuticura, Dept. 38, Boston.

Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura le trouvent le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.

MALADIES NERVEUSES Guérison Certaine

Sirop Henry Mure

UNLACKE et OLLIÉ BATISSES, ENSEIGNES, DÉCORATIONS ET AFFICHES. PEINTURE 122 Exchange Place NEW ORLEANS, U.S.A. PHONE 3193